

Le Village de Cordon

GEOGRAPHIE PHYSIQUE

GEOGRAPHIE HUMAINE

ECONOMIE

HISTOIRE

Le CHATEAU de BOURBONGES (Cordon)

Situation, Histoire, Description

Pierre II Le Bâtitseur

La chapelle du château

Les ORIGINALITES

Le four à pain, le pain et la fête du pain

Le grenier

La « kanche » à pommes

Les contre-fiches sur les fermes

Les Grenadiers de la garde napoléonienne

Le drapeau napoléonien

Les écoles

LEGENDES et ANECDOTES

La GASTRONOMIE

Le TOURISME

Cordon est une commune montagnarde de 2 235 ha, située dans le massif préalpin des Bornes, sur le versant Est de la chaîne des Aravis. Tête Pelouse est le point culminant à 2539 m d'altitude et le lieu-dit « Le Château » est le point le plus bas à 600 m.



GEOGRAPHIE PHYSIQUE

Les terrains affleurant sur la commune vont du Lias au Crétacé Moyen. Les terrains les plus calcaires donnent des abrupts et des falaises. D'autre plus schisteux ou plus marneux (contenant plus d'argile) se traduisent par des replats et des pentes plus douces. Ainsi une grande partie de la zone communale cultivée et habitée en permanence se développe sur des terrains liasiques assez tendres.

Les glaciations quaternaires ont laissé d'abondants dépôts morainiques qui concernent environ 50 % de la superficie communale au-dessus de 1500 m. Des blocs erratiques, granitiques, de tailles variables, ont été véhiculés par les glaciers depuis les massifs cristallins et abandonnés sur place lors de leur retrait.

Le régime des eaux est caractéristique des torrents de montagne : bas eaux en été, crues parfois violentes en automne. Il y a sur tout le territoire de nombreuses sources et points d'eau que les hommes ont captés pour leur approvisionnement ou aménagés pour le bétail.

L'exposition est une condition très importante pour la vie végétale : il y a une forte différence thermique entre le versant exposé au soleil et le versant à l'ombre. Les précipitations ont lieu surtout en été (orages, pluies) et en hiver (neige).

L'étagement de la végétation et de la faune sera fonction de ces données climatiques. A l'étage montagnard, jusqu'à 1300-1400 m environ poussent les feuillus : chênes, hêtres, érables, planes : c'est la zone habitée et cultivée en permanence : pâturages, pommes de terre, céréales. L'étage subalpin est une zone où poussent les résineux : sapins, épicéas, mais très peu de mélèzes, il s'élève jusqu'à 1700 m. Les aulnes verts et les

genévriers marquent la transition avec l'étage alpin qui couvre le reste du territoire communal. On y trouve les pelouses riches qui sont pâturées en été et des rhododendrons.

Les sommets de Croise-Baulet et la chaîne des Aravis (Tête Pelouse, Roche Perfia) sont abrupts, dénudés et pierreux. Dans les endroits boisés et dans les aulnes verts vivent le chevreuil, la martre, le tétras-lyre. Plus haut, on rencontre le chamois, le bouquetin, le lièvre variable, le lagopède, la marmotte...

La flore alpine est représentée par des espèces bien connues comme l'anémone, la potentille dorée, l'alchemille, le trèfle des Alpes, l'épilobe en épi, la soldanelle, la gentiane jaune, la gentiane acaule, l'arnica, l'aster, la carline, le lys, le crocus,...

BLOCS ERRATIQUES en GRANIT du MONT-BLANC

Du granit dans un paysage calcaire, voilà une situation géologique originale !

Cordon, commune située au pied des Aravis, la montagne calcaire par excellence, fut autrefois recouverte par le grand glacier du Mont-blanc qui rejoignait ensuite celui du Rhône. Lors du retrait glaciaire daté de 10 000 ans d'âge par rapport au temps présent, les blocs de granit qu'il transportait se sont alors déposés à la surface modelée par son passage.

Cordon peut s'enorgueillir de posséder à la fois les plus gros et les plus haut en altitude. Les premiers furent souvent débités par les carriers pour en faire des bassins, des murets de chemin, des linteaux de fenêtre. L'un d'eux joue actuellement le rôle de rocher d'escalade. Les seconds sont encore présents dans l'alpage de l'Herney à 1500 m d'altitude. Assis à côté d'eux et regardant tout en bas, la plaine de l'Arve, on peut comprendre facilement qu'elle fut alors l'épaisseur (minimum 1000 m) du glacier, et l'importance de la dernière glaciation dans le modelage des paysages.

René SIFFOINTE



GEOGRAPHIE HUMAINE

Depuis que l'homme occupe l'espace montagnard, celui-ci a subi de nombreuses transformations : défrichements, tracés de chemins, cultures, une foule de témoignages qui traduisent dans le paysage une intense activité agricole.

BORNES ROMAINES A CORDON

L'examen attentif de la mappe sarde de Cordon a permis, tout récemment, de repérer, sur les marges de celle-ci, l'indication de plusieurs mentions de bornes et pierres dont certaines, marquées FINES, servaient de limites à la commune avec ses voisines de Combloux et de la Giettaz.

Au Col de Jaillet

L'abbé GIRY a découvert en 1963, une borne frontière datant de l'ère chrétienne (4^e ère) avec une inscription gallo-romaine.

Cette intéressante trouvaille permet de fixer précisément aux confins de Cordon et de la Giettaz les limites de la cité romaine de Genève et les confins des ceutrons et des Allobroges. Elle témoigne en outre de l'importance relative au trafic au col du Jaillet. Faite pour être vue et lue, cette borne présume un peuplement sinon permanent du moins temporaire. Sa présence en ce lieu, est l'indice d'un passage antique entre Cordon et la Giettaz et peut-être d'une économie pastorale qui se manifestait déjà à l'altitude de 1723 mètres.

M. Thiollier indique : « une pierre de la longueur de 5 pieds et de la grosseur d'un pied et demi où est inscrit au dessus (FINES) ».

Au Col de l'Avenaz

Ce n'est qu'en 1992 que cette borne, elle aussi protogine a été découverte au col de l'Avenaz. Elle porte les cinq lettres FINES à la partie supérieure du bloc. Elle a été retrouvée à quelques mètres en contre bas du col de l'Avenaz, couchée à terre, seule sa face dorsale apparaissait; abattue volontairement et jetée sur le versant herbeux de la commune de la Giettaz, ce geste l'a préservé d'une disparition totale car, jetée du côté de Cordon elle se serait brisée dans sa chute. Haute de 155 cm, elle présente une forme légèrement trapézoïdale. La partie enterrée semble correspondre au renflement de la base. L'inscription se développe à 35 cm du sommet. Elle a été remise à sa place le 20 juin 2004 par l'association Cordon d'hier pour demain.

Au Petit Croise-Baulet

De forme protogine, elle a été découverte en même temps que celle du col de l'Avenaz, mais a été anciennement étêtée ce qui a provoqué la disparition d'une éventuelle inscription.

=====

C'est en dessous de 1200 m que se situe l'établissement des hommes. Il n'y a pas à proprement parler de village de Cordon. Bien sûr, il y a une église, une place, un monument aux morts mais autour de ces éléments, il n'y a pas d'agglomération, pas de rue. Chaque maison est unique et ne se soude pas aux autres, ni au chef-lieu, ni dans les hameaux. Cette situation peut s'expliquer par la dispersion des terres cultivables. En effet, il ne serait pas concevable, à cause du relief, que l'habitat soit groupé en un seul point de la commune, obligeant ainsi les agriculteurs à parcourir des distances et des dénivellations importantes pour se rendre à leurs champs. De tout temps, on a cherché à construire sa maison sur ses terres, et à rapprocher de la maison, les pièces cultivables soit par des ventes, soit par des échanges.

La densité de la population est à peu près la même sur tous les territoires habités.

Les remues, ou migrations saisonnières permettent au montagnard de tirer un meilleur profit du sol : au fur et à mesure que l'herbe pousse en altitude, on déplace les troupeaux vers les alpages.

On définit trois zones :

- la zone de résidence permanente, de 600 m à 1200 m.
- la zone intermédiaire ou montagne du bas, de 1200 m à 1700 m.
- les alpages au-dessus de 1700 m.

Pour que les déplacements puissent se faire aisément d'une zone à l'autre, les montagnards ont dû tracer des routes et des chemins. Généralement, les chemins et les sentiers empruntés à pieds sont raides. Les routes reliant les hameaux entre eux et le village à la ville de Sallanches sont en pente particulièrement faible, en raison des lourds charrois qui les empruntaient.

Les noms de lieux sont en général tirés du patois, ils ont un rapport très étroit avec des situations, des caractéristiques du relief, avec la végétation ou même avec l'histoire. Le temps les a souvent altérés quant à leur forme mais plus rarement quant à leur signification.

Ils désignent : - la forme du terrain (la R'venne, les Combes, le Plan, les Mouilles)

- le climat (l'adroit, les Vents, l'Envers, la Frasse = lieu froid)

- une activité : (la Scie, la Grange, la Pechta)

On peut distinguer deux types de maison selon les fonctions qu'elles occupaient dans cette économie de montagne : le chalet d'alpage et la maison d'habitation permanente. On ne construisait un four, une grange ou une maison que si c'était nécessaire. Le schéma fondamental de la maison, celui que léguait la tradition était scrupuleusement respecté. Les matériaux étaient pris sur place, transformés et mis en oeuvre avec les moyens locaux par les artisans locaux.



En 1337, on comptait à Cordon, 140 feux, en 1443, on en comptait 60 et jusqu'à 160 en 1606. Soit entre 300 et 900 personnes en 1896, les recensements font apparaître que 149 ménages habitaient dans 136 maisons.

Chaque ménage avait sa propre maison ou presque. Il ne semble pas qu'à Cordon il y ait eu de famille très nombreuse : 3 ou 4 est généralement le nombre d'enfants.

A Cordon 5 ou 6 patronymes se partagent la population : les Pognat, les Bottollier-Depois, Bottollier-Lemallaz, Bottollier vevaz, les Baz, les Burnier-Framboret... On voit aussi qu'une même famille à plusieurs souches, que l'on distingue par un deuxième nom accolé au premier.

ECONOMIE

A Cordon, les sols ont été mis en valeur par l'homme (déboisement, drainage) afin de favoriser les pratiques culturales. L'agriculture a été longtemps la principale ressource des Cordonnans. L'entraide était fréquente entre voisins, surtout pour les gros travaux. La propriété était morcelée. Il était cultivé du froment, du méteil, du seigle, de l'orge, de l'avoine et de la pomme de terre ... Les rendements étaient faibles. L'agriculteur devait vivre et élever son bétail (vaches, moutons, porcs, poules, cabris) avec un peu moins de 8 ha. Il avait en plus à sa disposition les alpages communaux sur lesquels il pouvait faire paître l'été. Cordon était une commune à vocation forestière et pastorale plus qu'agricole. Les habitations se situent jusqu'à 1200 m, mais il n'y a pas à proprement parler de village. La construction de l'église en 1781, donne sa configuration

actuelle au village : 44 lieux-dits composent Cordon en 1999. Aujourd'hui, on ne peut pas parler de hameau car ses vastes maisons de bois ne sont pas « collées » entre elles ; 600 m séparent le hameau le plus haut du plus bas. La vie jusqu'à l'avènement du tourisme tournait uniquement autour de l'élevage et de l'agriculture mais le relief et l'altitude ont donné des habitudes spécifiques.

Le rôle de la forêt dans l'économie montagnarde était considérable. Avec le bois, on se chauffe, on construit des maisons, on fabrique des outils, du matériel agricole : c'est une immense richesse. On trouve 80 % d'épicéas, le sapin est un peu plus rare.



L'industrie proprement dite n'a jamais existé à Cordon. On y trouvait par contre un certain nombre d'artisans dont les activités étaient en relation étroite avec la production de la communauté rurale. Ainsi le travail du bois, le travail des métaux, le travail de la pierre étaient bien représentés.

Le marché de Sallanches, le samedi matin attirait beaucoup de monde. Les Cordonnants y vendaient des « mailles », des petits outils ou ustensiles de bois, des râpeaux, des paniers,... ou bien encore du beurre et de la tomme.

Jean-Paul BRUSSON

HISTOIRE

Les glaciers recouvraient notre pays 100 000 avant J.C. La vie est apparue d'abord vers les lacs. C'était des groupes de chasseurs que le besoin poussait toujours plus loin. Au fur et à mesure que les glaciers reculent, la civilisation colonise. C'est environ 700 ans avant J.C. que la pénétration a lieu jusqu'à la pelouse alpine. Les Celtes, les Romains, les Burgondes, les Mérovingiens vont se succéder jusqu'au « Faucigny - Lucinges »

Les premières traces de vie humaine sur la commune de Cordon se retrouvent dans des noms de lieux celtiques, des bornes romaines au col du Jaillet et de l'Avenaz et au petit Croisse Baulet prouvent une transhumance nord/sud déjà ancienne. Les premières précisions datent du 12^e siècle où la chapelle du château de Cordon appartenant à Pierre de Savoie, Sire du Faucigny sert d'église paroissiale à la communauté de ce village. C'est autour du château et de ses chapelles que la vie s'organise. Dès l'an 1100, l'histoire de Cordon se confond un peu avec celle de Sallanches, tant sur le plan matériel que spirituel. Comme souvent au Moyen Âge, la population vit au rythme du château. La vie locale ne s'est pas développée autour de celui-ci car il était construit entre deux torrents très encaissés, mais en amont sur des pentes plus douces.

Ni paroisse, ni ville de franchise, Cordon constituait cependant une communauté d'habitants étagée sur les pentes dominant Sallanches dont les seigneurs successifs du Faucigny tirent leurs revenus. En 1178, Sallanches avec le Château de Cordon était déjà un lieu de passage important. Ses députés tiennent rang aux états généraux de Savoie.

Les Faucigny avaient l'habitude de résider en dehors du bourg qu'ils détenaient comme à Chatillon sur Cluses.

En 1224, on voit que des droits d'aigage et de moulin sur le nant de la Croix, appartiennent au « Du Chastel » (Cordon) et aux « Chissé » (St Roch).

D'après les divers actes, on peut constater qu'il y avait plusieurs familles de nobles ayant des possessions au Chastel : les Chissé, de la Frasse, de la Porte, et d'autres encore mais surtout à l'origine les Du Chastel. Mais ce n'est pas un vrai bourg : c'est seulement un lieu enclos d'un château avec une église paroissiale dépendant à l'origine directement du seigneur du Château.

Le Château de Cordon était le centre de la Châtellenie de Sallanches avant le rattachement du Faucigny à la Savoie en 1335. Malgré son importance féodale, il n'est pas devenu un vrai bourg à cause de sa situation isolée.

Les Menthon de Montrottier et de Bourbonges feront de nombreux dons au chapitre de Sallanches. Ils fonderont des chapelles à Notre-Dame du Château. Nombreux seront enterrés là. Ils achèteront peu à peu tous les terrains autour de l'église. Le Château est appelé « Bourbonges » du nom de ses propriétaires en 1457.

Le peuple lui, très pauvre, vivait de l'élevage et de la terre.



Les Menthon auront cette seigneurie jusqu'en 1746. Ils se dessaisiront de tous leurs biens de Cordon-Bourbonges au profit de Joachim de la Grange de Taninges qui lui vendra, en 1769.

En 1348, la peste décima presque la moitié de la population, il reste alors 80 feux. Avant son annexion à la Savoie, la population de Cordon se situe autour de 140 feux.

Si Cordon n'a pas, à l'époque d'organisation communale, elle a une forte personnalité juridique défendant ses droits avec vigueur contre les communes voisines.

En 1606, François de Sales, personnage important et populaire en Savoie, rend visite à Cordon. Il constate que les conditions de vie sont des plus précaires. La terre rend peu, les épidémies sont redoutables et les hivers rigoureux.

Vivant en économie fermée de l'élevage et de la terre, les Cordonnants exploitent tous les alpages de la commune, d'où des mouvements de la population selon les saisons été - hiver.

Le Château de Cordon avec son église est un exemple intéressant de position seigneuriale. Dans son enceinte sont venues se regrouper les familles nobles du pays. En 1700, Combloux et Cordon, sauf Bourbonges, sont démembrés de Sallanches pour constituer un marquisat, créé par Victor-Amédée II, en faveur de Philibert Sallier de la Tour.

En 1750, Cordon a un syndic et 4 conseillers sous la tutelle du Notaire Royal de Sallanches.

Cordon ne devient une véritable entité paroissiale qu'avec la construction de l'église en 1781 au chef-lieu actuel. C'est une communauté religieuse et civique qui, en 1786, élisait déjà un régent des petites écoles. Elle dépend néanmoins de Sallanches pour le commerce et l'administration.

A peine construite, l'église subira les ravages de la révolution : le clocher a été rasé. Le premier curé Marin-Joseph Pissard a dû s'expatrier en Piémont mais il est revenu clandestinement très rapidement et une messe a été dite sur la pierre « Madeleine » de Rochefort pour tous les habitants des villages voisins au moment de la « terreur ».

Le rattachement de la Savoie à la France en 1860, ne change pas grand chose aux habitudes d'alors et Cordon restera tel qu'il est jusqu'à la fin de la 2ème guerre mondiale.

C'est la construction de la route en 1954 qui lui ouvre le tourisme et transforme son économie pour en faire une « station-village » qui a su garder une harmonie entre culture, élevage, hôtellerie, tourisme d'été et d'hiver.

ORIGINE DU NOM DE CORDON

Hypothèse fantaisiste :

Cordon aurait été apparenté à Cordoue lors de l'occupation espagnole du 18^e siècle.

Hypothèse plus sérieuse - En patois local (franco-provençal), CORDE signifierait TORRENT ENCAISSE. Notre village étant entouré de 3 torrents très encaissés. Cette deuxième hypothèse serait plus probable. Elle est émise par Monsieur Paul Guichonnet Historien Savoyard.

Il existe près de Lyon un « Château de Cordon », dans le Jura, un village porte ce nom, dans l'Isère un lieu-dit se nomme aussi ainsi.

CHÂTEAU DE BOURBONGES (CORDON)

SITUATION :

Juste au dessus de Sallanches, ce château avait une position particulièrement forte. Il occupe en effet un promontoire rocheux qui s'avance entre les profondes gorges creusées par la Sallanche au nord, et par le nant de la Croix au sud. En outre un ravin à pic, qui dévale vers la Sallanche, isole ce promontoire du reste de la montagne à laquelle il se raccorde seulement par une arête assez étroite. Celle-ci est toujours empruntée par la route qui relie Sallanches à Cordon. Ce nid d'aigle, dominait de cent vingt mètres la vallée de l'Arve qu'il pouvait ainsi contrôler efficacement.

HISTOIRE :

Il s'agit d'un château fort, bâti par les sires du Faucigny comme siège du mandement de Sallanches. Appelé le Chastel, il regroupait dans son plain-château les habitations de plusieurs familles nobles : les Châtel, les Chissé, les La Frasse. Dès 1305, les Menthon y sont aussi présents, suite au mariage de Marguerite du Châtel avec Henri de Menthon. Une implantation que cette famille renforcera par le mariage de François de Menthon avec Jeannette de Chissé.

Des Faucigny, le Châtel passe à leurs héritiers, les Dauphins du Viennois. Les Gex-Joinville, apparentés aux Faucigny, recueillent une partie de l'héritage : de nombreux droits sur des fiefs des environs et une habitation dans le plain-château. D'où le nom de Gay déformation de Gex, donné aussi parfois à ce lieu.

En 1345, le château est inféodé à Humbert de la Porte qui l'achète en 1360, cinq ans après l'incorporation du Faucigny à la Savoie. Il passe ensuite à un bâtard de la Maison de Genève.

En 1426, Pierre de Menthon, dont la famille est présente dans le plain-château depuis plus d'un siècle, fait l'acquisition du fief. A partir de 1457, le château prend le nom de Bourbonges, en raison de la possession par les Menthon de la seigneurie de Bourbonges, près de leur château de Montrottier à Lovagny. La famille de Menthon restera au château de Bourbonges jusqu'au milieu du XVII^e siècle.

En 1700, Combloux et Cordon, sauf Bourbonges, sont démembrés de Sallanches pour constituer un marquisat, créé par Victor-Amédée II en faveur de Philibert Sallier de la Tour.

En 1746, le comte Bernard de Menthon vend le château de Bourbonges au seigneur de Taninges, Joachim de la Tour. Le fils de celui-ci s'en dessaisira dès 1769. Après la révolution française, le gros donjon du château est transformé en immeuble d'habitation, où vivent encore plusieurs familles.

DESCRIPTION :

La plus grande partie du promontoire du Châtel, appelé ensuite Bourbonges, était occupé par le plain-château où se regroupaient des bâtiments agricoles, des habitations nobles et la chapelle Notre-Dame où les Menthon avaient leurs sépultures dans une chapelle de famille qu'ils avaient fondée.

Dans la partie la plus haute, là où le ravin sépare le promontoire du reste de la montagne, se dressait le château proprement dit. C'était une enceinte à peu près triangulaire, d'une cinquantaine de mètres de longueur, sur trente mètres dans sa plus grande largeur. L'angle dominant la Sallanche était marqué par une petite tour quadrangulaire.

L'espace délimité par cette enceinte était occupé par un important donjon carré, d'une vingtaine de mètres de côté, dont les murs ont à peu près deux mètres à leur base. C'est la seule partie qui subsiste, transformée aujourd'hui en habitation qui l'on défigurée par la modification de toutes les ouvertures et l'adjonction de galeries de bois. Seule a survécu une belle porte en tiers-point du XIVe siècle.

L'angle nord de ce donjon est renforcé par une tour rectangulaire de cinq mètres sur sept, dont les étages sont voûtés. Son appareil très soigné semble dater du XIV ou du XVe siècle.

Ce donjon est l'un des plus grands de Savoie. Il n'est pas daté avec certitude, quoique d'allure romane tardive.

Châteaux de Haute-Savoie, Chablais, Faucigny, Genevois par Christian REGAT
CABEDITA-1994- ST GINGOLF.
Collection sites et Villages

PIERRE II LE BÂTISSEUR

Les frères d'Amédée V prennent le chemin de l'Angleterre. Philippe y obtient des bénéfices et des charges qu'il conserve lorsqu'il est élu évêque de Lyon avant de monter sur le trône savoyard où il demeura de 1268 à 1280.

Il sera suivi par Boniface, le bienheureux évêque de Canterbury. Pierre II, le petit Charlemagne, qui ne régnera que 5 ans (1263-1268) car il passera la plus grande partie de sa vie en Angleterre, laissant sa femme Agnès, épousée en 1233, gouverner le petit Faucigny. Fait comte de Richmond, d'Essex, d'Eagle et possesseur de vastes terres, c'est l'un des plus grands personnages l'histoire britannique du temps. Il rend de grands services militaires et diplomatiques au roi mais demeure avant tout attaché à son pays natal. Il emploie ses copieux revenus à arrondir ses domaines autour du Chablais qu'il a reçu en partage, dans le Pays de Vaud, le Valais et le Viennois.

De ses campagnes en Guyane anglaise, il a rapporté le plan des tours circulaires élevées par les Plantagenêt, beaucoup plus efficaces que les donjons carrés savoyards qui laissent les angles morts pour le tir. Avec son architecte Pierre Meinier, il introduit ce système dans ses possessions et cette nouveauté sera adoptée dans tous les États de Savoie et en Helvétie. Les plus typiques de ses tours sont celles de Langin en Chablais, Monthey en Valais, Romont et Yverdon en pays de Vaud, Bonneville et La Roche en Faucigny, La Bâtie et Feissons en Tarentaise.

Pierre de Savoie avait acquis, à Londres, un palais portant son nom, qui passera à un quartier, puis à des hôtels de luxe, dans le monde entiers, le Savoy.

L'ÉGLISE NOTRE DAME DU CHÂTEAU

Dès 1100, la chapelle du Château de Pierre de Savoie, sire de Faucigny, situé sur la route de Cordon à 1 km de Sallanches, sert d'église paroissiale à la communauté de ce village. On ne retrouve néanmoins aucun document quant à son édification. On sait seulement qu'elle avait un chœur voûté très massif. Elle est surmontée par une flèche élancée entourée à sa base par une couronne ducale sculptée. Sur une autre lithographie, on voit un porche gothique avec pilastres sculptés et au-dessus un petit toit servant d'auvent surmonté d'une frise ogivale parcourant toute la façade. Plusieurs marches y donnaient accès.

Plus tard s'élèvera près de la cure, la chapelle du marquis de Samoëns. Devant Notre-Dame était l'ancien tertre qui servait à défendre la route de Sallanches à Cordon.

En 1389, le 9 juillet, le Pape Clément VII érige l'église de Sallanches en collégiale, lui accorde certaines franchises ; le curé de Sallanches dessert la Chapelle du Château.

En 1308, Le Château et sa chapelle appartiennent à la noble famille de Menthon

En 1405, Jeannette, fille de François de Menthon, seigneur de Beaumont, distribue des aumônes aux confréries du château.

En 1415, son père, François de Menthon veut par testament être enterré dans la chapelle du château. En 1441, son fils renouvelle cette demande pour lui-même, et en 1471 Nicoud, seigneur de Montrottier, veut également être enterré dans la chapelle Notre Dame du Château.

En 1606 (le mardi 25 juillet), Saint François de Sales y vient pour donner la tonsure à 20 jeunes gens de Sallanches, Cordon et des environs. Le révérend Breysaz, vicaire, l'y accueille.

Les archives de Cordon conservent trois documents relatifs à cette paroisse :

- du 9 mars 1578 : les statuts de la confrérie Notre Dame du Château
- de mars 1676 : les statuts de la vénérable confrérie du Saint Nom de Jésus
- de juin 1676 : une bulle du Pape Clément VII accordant des indulgences aux confrères du Saint Nom de Jésus. Notre-Dame restera unie à la collégiale jusqu'en 1783.

Les originalités

Les conditions d'enneigement, les voies de communications difficilement impraticables durant 7 mois de l'année, les hameaux très épars entre 600 et 1200 m d'altitude ont développé des pratiques originales mais pas pour le seul village de Cordon : point ici de lavoir commun, de four à pain banal, de pressoirs ou autre matériel utilisable par le plus grand nombre.

Lorsqu'une ferme était bâtie, l'on prévoyait en annexe la construction d'un four à pain, d'un grenier vite agrandi en remise (pour abriter le pressoir, la meule, les chars ou les luges à foin etc.) En 1914, on a dénombré dans le village 89 fours à pain en activité. 2 ménages sur 3 en possédaient un.

A) - **Les Fours à pains** : Distants de 5 à 10 m de la maison, se sont des constructions de pierres avec une charpente et un toit là encore solide.

Sur la mappe sarde de 1723 il existait à Cordon 3 fours à pains banaux. En 1771 après le rachat des droits seigneuriaux, chacun à construit son propre four à côté de sa maison.



Autrefois, la voûte était montée en granit ou en lauzes (schiste). Il y avait dans la commune un maçon spécialisé dans la construction des fours. La sole présente une pente de 5 cm/m. Pour construire la voûte, le maçon se tenait au centre de la sole et montait les pierres autour de lui.

A l'origine, il fallait 5 heures pour le chauffer et 5 heures ensuite pour cuire le pain. Alors dès que sont apparues sur le marché les briques réfractaires (en 1920), les fours ont été transformés. Aujourd'hui il faut 1 heure à 1 H. 30 pour chauffer le four et une heure à 1 H. 30 pour cuire le pain selon la température extérieure, sans que cela change son goût. On reconnaissait la température du four à la couleur des pierres. Si l'on faisait cuire du pain dans un four dont on n'était pas propriétaire, on imprimait sa marque avec un tampon du buis gravé (Croix, Carré, Traits parallèles...)

Aujourd'hui 25 fours privés fonctionnent encore régulièrement. Il n'est pas rare de voir de nos jours s'échapper de la fumée de la gueule de l'un d'entre eux. La Fête du Pain de Cordon est une réplique authentique d'un rituel qui se perpétue pour notre plus grand plaisir. Elle a lieu le dernier dimanche du mois d'août ou le premier du mois de septembre. Une démonstration de la fabrication ancestrale à lieu le premier lundi de chaque mois de juin à septembre.

Le pain : la forme générale du pain est une boule de 20 à 30 cm de diamètre pouvant peser 1,5 à 2 kg. Divers produits peuvent entrer dans la confection : farine, eau, levain, froment, seigle, avoine. Pendant la guerre alors que l'on manquait de farine, on la mélangeait avec des pommes de terre cuites à l'eau sans la peau.

Il y a seulement deux décennies, la plupart des Cordonnants faisait leur pain tous les 15 jours ou 3 semaines. En français local, on désigne par « Faire au four », l'opération qui consiste à fabriquer le pain (pétrissage, chauffage au four, cuisson...)

On pétrissait entre 20 et 25 kg de farine dans la cuisine.

On laissait lever la pâte dans la chambre, à la chaleur, on rangeait le pain au grenier, ou dans le noir sur un râtelier. Il se conservait alors 15 jours à 3 semaines. Faire le pain était une opération pénible, les sucreries que l'on faisait cuire ensuite était en quelque sorte une juste récompense tout comme le morceau de pain chaud trempé dans du vin sucré, un patois « Na Rusta ».



B) - Les greniers : Ce sont des constructions en bois, bâties à bonne distance de la maison et du four à pain pour n'avoir rien à craindre d'un feu éventuel.

Sur pilotis, de 3 m x 3 m avec un seuil important, à deux étages souvent et très aérés, ils renferment les richesses de la famille. Pas les ors et les argents non, les choses importantes !!!

- Le pain quand il est cuit, les farines de céréales.
- La viande de porc séchée dans la cheminée donc fumée,
- Les actes de vente, d'achat, d'héritage des terrains, maisons ou forêts.
- Les passeports lorsqu'on en avait un,
- L'eau de vie qui servait à « bouchonner » le bétail aussi,
- Les fameux habits du dimanche qui n'étaient autres que ceux réalisés pour se marier.

LA KANCHE A POMMES (Située sur la place de l'Église)

Il nous apparaît utile de préciser que cette kanche n'est pas ici dans son contexte naturel, mais provient du domicile d'un particulier. Dans la ferme d'origine l'axe vertical était fixé directement à la charpente du bâtiment et c'est un cheval qui actionnait le bras. Le poids de la roue en granit est évalué à 600 kg. Elle servait à écraser les pommes. Après les avoir écrasés celles-ci étaient pressés. Les vieux pressoirs à leviers qu'on utilisait pendant la première guerre mondiale ont été progressivement remplacés par des râpes à fromage.

Le cidre doux ou jus de pommes doit être consommé dans un délai assez court, le cidre «dur» dans les bonnes caves se conserve 2 à 3 ans, il atteint 3 à 4 degrés d'alcool.



LES CONTRE FICHES DES FERMES

La contrefiche est un élément de bois oblique qui joint le poteau à la panne de charpente. Elle est ornée de motifs religieux ou autre (Calices, Cierges, Croix, ...) ou de maximes religieuses et populaires sculptées par le charpentier :

- «Dieu soit béni »
- «La vie est courte et la mort certaine»
- «En toute saison, Dieu bénisse cette maison»

Sous la panne faîtière, le propriétaire faisait graver son nom et la date de la construction du chalet.

La lecture de ces inscriptions peut faire l'objet d'une approche intéressante du village. (Recueil plus précis consultable à l'Office de Tourisme ou aux archives départementales d'Annecy.)



LES GRENADIERS DE LA GARDE NAPOLÉONNIENNE à CORDON

(en tenues authentiques)

Le 15 Août, la fête patronale depuis 1787, date de création de la paroisse : Notre Dame de l'Assomption

Chaque année, lorsque arrive le 15 août, les catholiques de France célèbrent la fête de la Vierge Marie, appelée aussi fête de l'*Assomption*.

Le 15 août marque également l'anniversaire de l'Empereur Napoléon 1er, né le 15 août 1769. Après la signature du Concordat qui marque la réconciliation de la France avec l'Eglise et son pape Pie VII, le 15 Août devient la St Napoléon et celui-ci fit de cette journée une fête nationale des français, naturellement chômée.

A la vérité, la *Saint-Napoléon*, sous l'Empire, était surtout fêtée dans les casernes par nos soldats qui rattachaient cette journée, à l'anniversaire de l'Empereur et à l'*ordinaire amélioré* que cet évènement leur procurait chaque année. ameliefr.club.fr/Saint-Napoleon.html

Au début du 19^{ème} siècle, les Cordonnants, soldats de Napoléon, fêtent comme il se doit la St Napoléon, se joignent à la fête patronale et défilent après la « grand messe »

En 1812, la commune est honorée par le don d'un drapeau aux armes de Napoléon, financé par des jeunes Cordonnants, partis à Paris pour gagner quelque argent, afin d'étoffer le défilé de la garde nationale de Cordon, qui avait coutume de faire « parade en armes », ce grand jour de la fête patronale.

Le drapeau flambant neuf arrive à Cordon sur la fin de l'année 1813. Il était surmonté d'un aigle impérial doré et parsemé de quelques « N » couronnés ».

Bruits de bottes sur la place de l'église, cliquetis de sabres et de baïonnettes ... Que se passe-t-il à Cordon le 15 Août, jour de l'Assomption, de la fête patronale et de la date d'anniversaire de Napoléon ?

On peut alors imaginer que durant un siècle les Cordonnants ont honoré la mémoire de leurs ancêtres en ce jour de la « Miou » en défilant et manœuvrant devant les « autorités ».

Aujourd'hui encore, les Cordonnants se souviennent que leurs valeureux ancêtres ont été de fidèles sujets de l'Empereur et que certains d'entre eux l'on accompagné sur les routes d'Europe avant d'honorer et de perpétuer sa mémoire en cachant un drapeau au nez et à la barbe de l'occupant (voir historique du drapeau de la Garde). Les grenadiers, certains en tenues d'époque, offrent des exercices calqués sur ceux de leurs ancêtres à Austerlitz ou à Iena : attaque au fusil, au sabre, présentation des baïonnettes, marche cadencée au son du fameux cri d'assaut.

« Soldats, je suis content de vous!... » aurait sûrement déclaré l'empereur en assistant à cet exercice d'ordre serré.

Mais l'honneur est sauf ! Il fut même dignement représenté en la personne de Prince Philippe Napoléon Murat descendant direct de la famille Impériale, qui aidé dans sa tâche par le Maire de Cordon, passait régulièrement en revue ses éléments.

Le Prince Murat nous précisa qu'un recrutement avait été effectué à Cordon et que la plus grande partie de ce rassemblement était composé de jeunes Cordonnants, ce qui expliquerait peut-être le nombre exceptionnel de tenues authentiques conservées par ces particuliers et prêtées pour l'occasion et qu'ils aient été nombreux à défiler lorsque Napoléon instaura la fête nationale le 15 août, le jour anniversaire de sa naissance.

En 1875 est créée à Cordon la compagnie des pompiers de Cordon qui va se joindre, en tenue, aux grenadiers.

Ces tenues, victimes du temps, des incendies, ne datent pas toutes de la même époque, certaines ayant été rajoutées au fil des campagnes.

En 1960 pour le centenaire du rattachement de la Savoie à la France, le Général De Gaulle vient à Bonneville, les Grenadiers de Cordon se déplacent et lui serrent la main.

En 1970, la parade est bien mince : 5 grenadiers défilent ! alors qu'une trentaine de tenues sont conservées dans les greniers des particuliers du village. Reine Pugnât demande à Serge Blondet de reprendre le flambeau. Il faut aller chercher les tenues chez les particuliers, tous ne veulent pas les prêter, certaines ne sont pas complètes

C'est dans cet esprit Serge Blondet, James Blondet, Franck Blondet et Franck Baz ont recréé la parade, les manœuvres, et l'association : « **Les Grenadiers de Cordon** », paru au journal officiel du 20 mars 1999, dont le but est de contribuer à la sauvegarde des tenues privées existantes ainsi que celles que possède l'association, de renouveler ou d'acheter des éléments ou des tenues entières, en vue de perpétuer les traditions.



Histoire survenue au drapeau de la garde nationale de Cordon

« Le drapeau des Parisiens et le caporal autrichien »

Jour de l'Assomption 1814, Lundi 15 août.

« A petites causes, grands effet »

C'est ainsi que le Maire de Cordon, petite commune bien haut perchée sur le Mont du Faucigny, donnait connaissance à la commission subsidiaire de Bonneville d'un petit événement survenu la mi-août 1814, mais qui risquait de prendre de loin beaucoup plus d'importance qu'il ne méritait réellement. Aussi, le Maire tenait-il à mettre les choses au point.

Les jeunes gens de Cordon, qui sont à Paris membres de la Colonie Savoissienne, ont pour usage d'aller y passer quelques années afin de gagner comme Commissionnaire (il n'était pas encore question des fidèles auxiliaires des Commissaires Priseurs de la Salle Drouot, ni des sommeliers de confiance des grands hôtels parisiens) quelque argent pour le soulagement de leur famille ; s'étaient cotisés entre eux pour faire broder un drapeau destiné à la garde nationale de leur commune, où l'on a coutume de faire parade le grand jour de l'Assomption, fête patronale.

Le drapeau flambant neuf arriva à Cordon vers la fin de l'année 1813. Il était surmonté d'un aigle français doré et parsemé de quelques « N » couronnés. Or lundi dernier (1814, jour de l'Assomption, la garde nationale en uniforme a fait la parade traditionnelle, ayant en tête le drapeau déployé tel qu'il avait été reçu de Paris et ce malgré le conseil qu'avait prudemment donné le Maire Jean Marie Pugnât, de faire disparaître les emblèmes du précédent gouvernement.

Les jeunes gens avaient répondu qu'il leur peinait de mutiler leur étendard neuf et de ne pas le faire paraître au moins une fois tel quel, que cela ne prêterait pas à conséquence dans une commune de haute montagne étant pour ainsi dire dans un état d'abandon, jusqu'à ce que le sort du pays fût décidé ; le drapeau ne pouvait faire injure à aucune puissance et, comme Cordon se trouvait en dehors des passages fréquents, on restait en famille et il ne s'y rencontrerait personne à qui il put porter ombrage.

Mais il n'en fût rien...

Le Caporal autrichien stationné à Sallanches pour la transmission des courriers se trouva de la fête. Il prétendit faire disparaître de suite le drapeau. La Garde Nationale s'y opposa et entendit poursuivre sa parade. On a même fait écarter le caporal lorsqu'il a voulu approcher le drapeau sans que cependant il y ait eu menace ni coup.

Le lendemain, il est revenu avec deux hommes de son corps, en armes, pour se faire remettre le drapeau, mais les jeunes hommes auxquels il appartenait l'avait caché et s'y refusèrent énergiquement. Le caporal tempêta un peu, bu le kirsch qu'on lui avait versé et se retira avec ses hommes menaçant d'en faire venir cinquante le lendemain pour occuper la commune.

Le mercredi, comme il voulait revenir à la charge, il fût prévenu à Sallanches que le drapeau ne reparaitrait pas avec ses emblèmes. Du reste, on lui présenta honnêtement par ses interprètes que, d'après l'arrêté du gouvernement provisoire de 4 août 1814, article 2, la suppression des emblèmes doit exclusivement être opérée par les autorités de police ou municipales, sans que le zèle individuel d'aucun particulier puisse y concourir ou les prévenir.

A cela, le caporal se tu et il se contenta de faire promettre que l'aigle serait enlevé du drapeau, ce qui fut fait et l'incident fût clos.

Claude Bastian, cheville ouvrière de la Commission Subsidiaire de Bonneville, en transmettant le rapport du Maire Pugnât, à la Commission Centrale de Genève, tint à souligner que le gradé avait outrepassé ses prérogatives et faillit mettre Cordon en fâcheuse posture ; aussi, demanda-t-il à son chef, le Comte de Begna, commandant de la place de Carouge, d'inculquer à son subordonné une notion plus exacte de ses attributions en le restreignant à ses réelles fonctions.

Ce qui fut fait.



Après avoir longtemps paradé en tête du défilé des « grenadiers » le jour de la « miou » de Cordon, Reine Pugnât le fera restaurer en 1973.

Il est depuis 1990 accroché sur un mur de la salle du Conseil municipal de la mairie de Cordon.

En 2009, avec l'aide d'une centaine de donateurs, l'association du patrimoine Cordon d'Hier pour Demain, une copie a été réalisée, à l'identique, à la feuille d'or et présentée à la fête patronale du 15 Août.

LES ÉCOLES

En 1675 - Pierre Burnier, Bourgeois à Mayence (Allemagne) fit un don pour la construction d'une école, d'une chapelle et l'entretien d'un régent.

Cordon a souvent été à la pointe du progrès, en effet en 1785, il y a plus de 200 ans, le conseil de la paroisse a nommé, élu et confirmé un régent des petites écoles qui avait commencé la classe en novembre 1784. Il est reconduit dans ses fonctions en 1786 et en 1787. Il devait enseigner régulièrement tous les jours d'œuvre (de travail) matin et soir à tous les garçons et les filles qui se présentaient à la maison de la communauté au lieu dit « Vérard ». Il devait faire le catéchisme, publier les ordres ou avis qui émanent de ses supérieurs, fournir chaque année un cent d'ancelles pour entretenir les toits et avoir pour traitement 142 livres et 6 sols.

A la même époque, une donation 630 livres est faite « afin d'être employée à augmenter les revenus de la régence de Cordon pour y établir un prêtre, lequel devra apprendre à bien lire et écrire aux enfants de Cordon, car quand les jeunes garçons de cette paroisse vont à Paris (sans doute les petits ramoneurs d'autrefois!), ils ne savent même pas lire une adresse ».

Tout ceci est corrélatif à la construction de l'église - 1781-1786 - et montre que la Savoie est parfois en avance.

En sautant 50 ans, trouvons en 1845 une circulaire de l'Intendant Général d'Annecy adressée à tous les syndics de paroisse pour organiser l'établissement d'une école élémentaire dans chaque commune de Savoie. La première institutrice de Cordon est installée le 26 août 1861 juste après le rattachement de la Savoie à la France.

Nous avons pu reconstituer la liste de nos instituteurs depuis cette date.

En 1883, Cordon a 167 enfants de 5 à 14 ans avec seulement 2 classes trop petites.

La création d'une école enfantine devient urgente, un local est trouvé à la Scie en mai 1883 comprenant salle de classe et logement de l'institutrice pour un loyer annuel de 70 Fr. Il existe une monographie de Cordon réalisée en 1888 par l'instituteur du moment.

Avec bien des difficultés de place et d'insalubrité, les écoles fonctionnent ainsi jusqu'en 1907, moment où le sous-préfet de Bonneville met le conseil de Cordon en demeure de construire un groupe scolaire. Il faut attendre 1910, trouver les terrains et faire les plans, et ce n'est qu'en 1914 que tout est terminé, mais malgré la guerre, l'enquête d'utilité publique se poursuit.

Ce n'est qu'en mars 1921 que le dossier de la construction est établi et le groupe actuel comprenant alors la mairie devient opérationnel en 1928.

En 1985, les bâtiments sont complétés, grâce aux instituteurs et au conseil municipal, par une belle classe maternelle, une salle polyvalente, une cantine qui font l'admiration de tous par leur sens pratique et leur beauté.

Mais cet ensemble est déjà trop petit et en face de l'augmentation du nombre des enfants et les 9 classes, il faut envisager une construction pour passer au moins à 11 classes.

En 1992, l'agrandissement a été réalisé.

ANECDOTES

« La Cloche »

Lors de l'invasion française de 1792, beaucoup de clochers ont été rasés et de nombreuses cloches dépendues pour la fonte puis la fabrication de munitions.

Avant que les Français ne pénètrent à Cordon, les Cordonnants ont descendu la cloche qui avait été offerte par la famille de Menthon en 1717 et réalisée par la Maison Paccard à Quintal. Ils l'ont cachée durant toute l'occupation française, dit-on, dans un tas de fumier. Elle a été réinstallée dans le clocher lorsque celui-ci a été reconstruit en 1816.

« Le drapeau napoléonien » retracé un peu plus haut

« Les Copa Cava »

(Surnom donné aux habitants de Cordon suite à des règlements de compte dans les alpages) issue de la tradition orale et transcrite par Joëlle Zirnhelt

S'il y a des inconditionnels de la vie en alpage, ce n'est pas le cas d'Ulysse, et de Jérémy !

On peut même dire qu'ils s'y ennuyaient ferme, là-haut sur les montagnes entre Cordon et St Roch. Rentrer les vaches, les traire, sortir les vaches, les garder, faire le fromage.... Rentrer les vaches, les traire, sortir les vaches, les garder, faire le fromage...

La vie pastorale que leur mère chérissait tant, ne présentait pour eux que des inconvénients, dont celui, et pas des moindres, de les tenir éloignés des copains et des « amies » éventuelles.

Mais on a sa fierté ! Malgré leur agacement, ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour avoir un troupeau en parfaite santé, les bêtes les plus belles possible, les reins pas trop creusés, l'œil vif, les cornes parfaitement bien plantées, les dents saines, l'arrière train charnu, le poil dru et brillant et surtout une queue vigoureuse ... Ce qui signifiait que, comme tout le monde, ils redoublaient d'ardeur, le soir à l'étable, avec l'espoir secret, qu'à la foire froide, l'automne à Sallanches, leurs vaches seraient admirées et enviées par les autres propriétaires !

Mais, le travail fini, quand il s'agissait d'en découdre, ils répondaient toujours présents !!! Surtout que par le truchement d'incompréhensibles, inexplicables et inextricables histoires de voisinage, remontant au moins à trois générations, les occasions ne manquaient pas !

En fait, là-haut, dans les montagnes de « P'tétruy », c'était plutôt la guerre des moutons, enfin des vaches surtout, entre les bergers des deux communautés ayant droit aux alpages. C'était une question de survie que de pousser ses bêtes sur les pâtures des voisins, alors que les limites étaient connues au centimètre près. On veillait bien à ce qu'aucune bête ne broute la touffe d'herbe des voisins !... Mais...

Bien sûr on se tenait toujours prêts à la riposte, quitte à riposter les premiers ! Et comme en face, l'humeur était la même, la liste des méfaits et des embrouilles était impossible à tenir. Un fait pourtant a marqué les mémoires.

Une nuit, l'Ulysse et le Jérémy ont eu une idée d'une folle audace, et même d'une audacieuse folie !!! Armés de leurs couteaux les mieux effilés..... (Eux ont toujours prétendu qu'ils n'y étaient pour rien, mais qui d'autre ?) ...Il fallait bien l'insouciance et l'irresponsabilité de leurs 15 ans à peine passés, pour oser une chose pareille !

Une nuit donc, ils ont franchi les limites.... Une nuit dit-on, les couteaux à la main, ils se sont approché des vaches de leurs voisins et une nuit.....

Ils leur ont coupé la queue !!!! Enfin, ils ont rasé les crins sans faire souffrir les bêtes

Si, Si !!! Histoire de les humilier un peu, ces fichus voisins.

*Histoire de leur rabaisser un peu le caquet : on est pas fier quand sa vache n'a plus de poil sur la queue.
Histoire de rigoler un peu en voyant les bêtes repartir « awé la cava tota pela» (avec la queue toute pelée)*

*On imagine aisément la réaction des voisins ! Dépit, colère, rage, haine... sûrement que tout y est passé !!
Ulysse et Jérémy, eux, ils ont du bien rigolé !!!*

Et très vite, tous ceux du village avec eux, car le vent de la discorde a soufflé tellement fort ce matin là, qu'il a répandu ses échos sur tous les chemins en contre bas. Même la vieille Hermance, ridée comme une pomme reinette et sourde comme un « topin » s'est tenue les côtes en disant : c'est bien fait !

N'empêche que ça les poursuit encore aujourd'hui, les Cordonnants.... car le surnom qu'on leur donne dans le pays, c'est les « copacava » (les coupeurs de queue !)

Parait qu'ils n'aiment pas bien qu'on les appelle comme ça, mais ils ont l'élégance d'en rire. Ils sont secrètement fiers de leurs ancêtres qui ne se sont jamais laissé faire sans riposter !

Brigitte Bardot

Un soir de déluge sur la région, Brigitte Bardot échappe aux journalistes qui l'assaillent à Megève et, au volant de sa voiture, s'en va. Après plusieurs kilomètres, elle aperçoit une lumière et décide de passer la nuit dans cet hôtel (« Les Roches Fleuries » à Cordon). Au petit matin, la pluie a cessé ; la neige recouvre le paysage. Le soleil illumine le manteau neigeux, le Mont-Blanc trône majestueusement et elle est séduite par cet enchantement. Elle décide donc de poursuivre son séjour à Cordon.

D'autres personnalités, aussi, ont été sous le charme : Jacques Chancel, Franck Fernandel, Louis de Funès, Gilbert Montagné, Mme Soleil, Roger Vadim, Sammy Frey, Le Comte de Paris...

LEGENDES

L'oratoire à Marin de Cordon (issue de la tradition orale)

Perdu dans les bois de Brey entre Cordon et Sallanches, « au bout du monde en hiver », se trouve l'oratoire de la Vierge des palais, creusé dans le rocher.

Un jour....

Au plus fort de la guerre, Marin dit « Gounet » fait un vœu : « si je m'en sors, j'irai pieds nus, à la première neige, faire des dévotions à l'oratoire de la Vierge des palais, vers le pont de la Flée.

La première neige tombe... il s'habille et part pieds nus faire ses dévotions. Puis il rentre chez lui.

Un chasseur, venant de Cordon, voit ses traces sur la neige « Ah ben mon vieux, y a pas de doute, c'est au moins un ours qui est passé par là ! » La nuit commençait à tomber dans la forêt et il eut peur. Il redescendit en courant à Cordon chercher du renfort. D'autres chasseurs montés avec lui suivent les traces qui les mènent à la grange de Brey.

Ils se disent : « Ca y est, l'ours est là-dedans ! »

Alors ils enfument la maison. Et si bien enfumée que Marin sort en criant à ses agresseurs les injures les plus vertes en patois. Malheureusement la tradition orale les a oubliées.

L'ours n'est plus mais l'oratoire subsiste !

Les chasseurs de chamois

Cette légende est extraite du recueil de Marguerite CHARDON « légendes » Bosc Frères, M. et L. Riou – Imprimeurs – éditeurs Lyon 1933.

« Cette légende, m'a été contée par Madame A... de la famille Bottollier, de Cordon, qui la tient de son grand-père. Depuis longtemps, ce récit se transmet de génération en génération dans cette famille, oralement dit-on car on ne connaît aucun écrit qui la relate. La tradition veut que la légende ait été inventée par des chasseurs de chamois pour effrayer des concurrents.

Dans le village de Cordon, qui s'étage gracieusement autour de Sallanches, entouré de vergers, de champs et de pâturages, vivait jadis un chasseur de chamois célèbre par son adresse.

Contre la coutume, il partait quelque fois seul à la recherche de son gibier favori qu'il poursuivait jusque dans les combes les plus sauvages, sur les pics les plus aigus de la chaîne des Aravis qui se dresse au couchant telle un formidable rempart hérissé de tours.

A la fin d'une belle journée d'automne, il se trouvait au lieu dit « Les Fours » sur un petit plateau entre des parois escarpées. Le soleil déclinait, de légères brumes blanchâtres commençaient à flotter aux flancs des monts... un aigle et quelques éperviers passaient dans le ciel....

Le chasseur avait marché tout le jour sans atteindre de chamois. Il se sentait las et déçu, et plutôt que de rentrer chez lui sans butin, il résolut de chercher un gîte dans un des chalets abandonnés par les bergers au début de l'automne. Il en aperçut bientôt un, bas et trapu, en bois bruni par le temps, dont la porte branlante, dont la porte branlante s'ouvrit à la première poussée. Il entra dans une petite pièce au sol de terre battue. A droite il devina l'âtre formé de grosses pierres plates couvertes de cendre dessus desquelles pendait la marmite accrochée à la crémaillère. Un peu d'eau contenue dans celle-ci et quelques bûches laissées par les derniers occupants lui permirent de se « faire un peu de café ».

Bientôt une flamme claire s'éleva en pétillant, de légers flocons de fumée la dépassaient, montaient le long des parois noircies jusqu'au toit où ils s'échappaient par un mince orifice.

Cette brillante flambée réconfortait le montagnard solitaire. Elle lui permettait de voir la porte de l'étable qui, avec la première pièce, formait le rez-de-chaussée du chalet. Plus loin une échelle conduisait à la grange. Au milieu, deux bancs et un escabeau entouraient une table grossière. Près du foyer, un petit buffet dans lequel il trouva un peu de vaisselle. Il tira de son sac du pain, du fromage, des beignets, de la poudre de café qu'il mit dans un pot.

A cet instant, il entendit un bruit léger derrière lui. Il se retourna et vit sur le seuil une belle étrangère habillée de blanc qui le regardait... Elle s'approcha silencieusement de la table et s'assit sur un banc.

Le chasseur, stupéfait, l'examina un moment, ne sachant à quoi se résoudre. Voyant qu'elle restait immobile et muette, il prit le parti de faire le café qu'il posa devant elle avec les autres provisions.

- On partagera, si vous voulez, dit-il d'un ton bourru.

Elle accepta d'un signe, et se mit à manger avec avidité, puis elle se leva en demandant où elle pourrait s'étendre pour passer la nuit.

- Il n'y a pas de lit ici, répondit-il. Il faudra monter dans la grange et coucher dans le foin.

- Je vais couvrir le feu auparavant, dit la mystérieuse étrangère en s'approchant de l'âtre.

- Non, s'écria le chasseur plein de méfiance, je le couvrirai moi-même quand vous serez montée. Après une courte hésitation, elle céda, et se dirigea vers l'échelle. Au moment de poser le pied sur le premier échelon, elle se retourna en souriant.

- Laissez le feu, il s'éteindra bientôt.... Venez, passez le premier, vous me montrerez le chemin, je vous suivrai.

- Non, répondit-il de plus en plus inquiet, je reste encore en bas.

Elle se décida à monter. Le chasseur qui la regardait attentivement, s'aperçut que ses pieds n'étaient pas des pieds de femme, mais des pattes d'oiseau de proie, des serres qui s'agrippaient à chaque échelon... Il recula vers la porte près de laquelle il avait posé son fusil.

Subitement, l'étrangère se retourna et lui fit signe de le suivre. Persuadé qu'elle voulait l'attirer dans la grange pour l'ensorceler et le faire périr, il saisit son fusil et tira sur elle... Quand la fumée fut dissipée, il vit la femme en blanc immobile sur l'échelle, elle le regardait avec des yeux fixes et perçants.

- Redouble ! cria-t-elle en ricanant.

Il visa une seconde fois... A peine le coup parti, une flamme immense s'éleva. Le chasseur n'eut que le temps de s'élancer au dehors tandis que le chalet flambait comme une torche.

Dans la colonne de feu, la femme en blanc avait disparu.

Pourquoi les chèvres n'ont-elles que deux trayons ?

Jadis, à Cordon, les chèvres produisaient deux fois plus de lait que maintenant et avaient quatre trayons à leurs mamelles !

Ce sont les fées qui mirent fin à cette abondance pour la raison suivante : Les habitants du « Plan » saccagèrent une fois « le corti à lè fia » (le jardin des fées).

Le jardin dans lequel les fées cultivaient les oignons, les poireaux et les carottes sauvages. Pour les punir de leur acte de vandalisme, les fées annoncèrent que les chèvres ne donneraient désormais plus de lait.

Gravement touchés dans leurs ressources, les montagnards allèrent en pleurant supplier les fées de revenir sur leur décision. Elles se laissèrent apitoyer et adoucirent le châtimeut en permettant que les chèvres conservent deux trayons et produisent un peu de lait. Ainsi sont les chèvres depuis ce jour ! On peut voir, sur certaines d'entre elles, deux ébauches de trayons supplémentaires qui eux, ne donnent pas de lait, mais rappelle le temps heureux où les chèvres produisaient en abondance.

Le trésor du château de Cordon

Sur la route de Sallanches à Cordon, une maison de ferme au lieu-dit « le Château », attire l'attention. Quelques belles fenêtres et des vestiges de tour, indiquent que cette habitation était autrefois un château médiéval. Ce château comprenant un grand bâtiment carré, entouré de murs et de bastions dominé par une grosse tour carrée ou donjon haute jadis de 16 m. surplombait la gorge profonde du torrent à l'extrémité de la cour d'honneur.

Il avait une grande importance pour sa beauté et sa situation imprenable, au dessus du précipice de la Sallanche. La tradition raconte, au sujet de ce château la légende suivante :

Dans le courant du 19^{ème} siècle, un homme qui habitait ce castel rêva qu'il avait découvert un trésor consistant en une marmite cachée au fond d'un souterrain et pleine de pièces d'or. Le propriétaire du château voulait le lui reprendre, mais, après une lutte terrible, l'homme le précipita dans l'abîme et emporta la précieuse marmite. Il alla ensuite raconter ce songe à une vieille femme quelque peu sorcière, qui lui dit : « ton rêve deviendra réalité quand tu voudras, car la marmite existe et les Seigneurs de Bourbonge l'ont déposée dans leur caveau, la veille du dernier assaut donné à leur château, quand le plus jeune d'entre eux remonta sur les remparts et qu'il trouva ses deux frères morts. Fou de rage, il frappa longtemps d'estoc et de taille, puis blessé à son tour, et entouré d'ennemis, il disparut pour toujours emportant avec lui le trésor des Bourbonge et celui qui retrouvera le guerrier, retrouvera aussi le trésor ».

3 jours après la vieille dame mourut. Il prit alors fantaisie à cet homme de faire des fouilles dans une tourelle presque inabordable, bâtie au dessus du précipice et du haut de laquelle, disait-on, on pouvait voir tous les clochers des environs. Il débâta la porte à demi murée et trouva d'abord un casque bosselé et deux poignées d'épée en cuivre doré, puis au fond de la tour, une énorme plaque de fer cachant l'entrée d'un passage étroit et humide dans lequel il s'aventura. Après mille péripéties, il arriva dans une pièce voûtée où se trouvait debout, appuyé contre le mur un guerrier dans son armure damasquinée, lance en main, tenant contre sa poitrine une caissette aux précieuses incrustations, tandis que près de lui, sa lourde épée gisait à terre. L'homme reconnut le plus jeune des 3 seigneurs de Bourbonge, de ces valeureux féodaux qui disaient : que toute l'herbe et la paille de la Suisse ne suffiraient pas pour combler leurs fossés », mort là, le trésor de sa famille serré convulsivement contre sa poitrine. L'homme s'élança et saisit le coffret mais le chevalier s'écroula sur lui dans un formidable cliquetis d'armure. Les voisins alertés par ce fracas, retrouvèrent notre homme évanoui et à moitié assommé.

Quand au chevalier et au trésor, ils avaient disparus tous deux, l'un portant l'autre, dans un puits insondable, ouvert à deux pas de là.

GASTRONOMIE

LE FARCEMENT

Râper les pommes de terre crues. Les saler, poivrer, ajouter de la muscade, de la crème, de la farine, 2 oeufs. Incorporer des lardons grillés, des pruneaux et poires séchées et des raisins secs. Mélanger le tout. Graisser un moule à cheminée (quincailleries savoyardes) de 20 cm de haut. Le chemiser entièrement de fines bardes de lard fumé. Verser le mélange dans le moule. Faire cuire au bain-marie pendant 4 heures. Démouler chaud. Se sert avec de la cochonnaille fumée.

LES RISSOLES DE DENISE

Faire une pâte feuilletée en la pétrissant 20 mn. L'étendre 4 fois en l'enduisant alternativement 2 fois avec du beurre, 2 fois avec du saindoux.

La plier en 3 comme une serviette, laisser reposer 20 mn et faire ¼ de tour. Renouveler cette opération 4 fois en tout puis laisser reposer une heure à l'issue de la 4e fois.

Étendre la pâte à 2 mm d'épaisseur. Déposer la farce tous les 5 cm sur la moitié de la pâte. Recouvrir avec le reste de la pâte. Souder les bords et marquer la pâte autour de chaque tas de farce. Couper pour obtenir des « Rissoles » de 4 cm/5 cm. Démarrer la cuisson : (poêle) dans l'huile presque froide. Retourner les rissoles assez souvent jusqu'à l'obtention d'une couleur dorée. Les faire égoutter.,

* Farce : passer au moulin : poires, abricots, raisins séchés. Ajouter à cette pâte de fruits de la confiture de pruneaux violets.

LE PAIN D'EPICES DE GERMAINE

Mélanger au fur et à mesure dans un saladier :

1 verre de lait, 3 cuillères à soupe de miel qui aura tiédi au coin du feu, 15 morceaux de sucre rectangulaires, 2 jaunes d'œufs, 2 blancs battus légèrement en neige, 300 grammes de farine, 1 cuillère à café de bicarbonate de soude, 1 cuillère à soupe d'anis vert.

Faire cuire 40 mn à four moins chaud que pour le cake.

LES PORMENAISES ou saucisses de choux

Anciennement, un ou deux porcs étaient élevés dans chaque ferme. Ils fournissaient la plus grande partie de la consommation de viande de la famille. Tous les morceaux étaient utilisés, rien ne se perdait. Avec les bas morceaux on faisait une saucisse à cuire : la pormenaise :

Prendre tous les bas morceaux : poumon, tête et viande qui restent autour des os et du lard cuit et refroidit. Blanchir en petits dés des choux principalement, des carottes, des poireaux, des choux raves, des oignons. Hacher le tout en même temps que la viande. Assaisonne de sel et de poivre. Bien mélanger. « Emboyauter » dans les petits boyaux la saucisse sera pendue dans la cheminée pendant 7 jours afin qu'il n'y reste plus d'humidité. Ces saucisses cuites avec des pommes de terre dans l'eau se déguste avec une salade verte.

LES QUARTIERS plat de pommes de terre, de poires et de lard :

Prendre des petites poires « jan-nin » et des pommes de terre. Couper poires en quatre après avoir enlevé la queue, les pépins et les pommes de terre en tranche. Faire revenir le tout à la poêle dans un peu de graisse. Faire caraméliser, sans brûler, saler un peu et laisser cuire une heure à petit feu.

LA FONDUE SAVOYARDE (Pour 6 personnes)

Préparation : 15 minutes Ingrédients :

Cuisson : 15 minutes, 600 g d'emmental de Savoie, 500 g de Beaufort, 6 verres de vin blanc sec de Savoie, 1 gousse d'ail, ½ verre à liqueur de kirsch, poivre du moulin, pain de campagne coupé en cubes

Coupez le fromage en fines lamelles, frottez bien avec la gousse d'ail coupée en deux le caquelon de terre ou une cocotte en fonte en forme de poêlon.

Versez-y le vin, faites chauffer à feu moyen sur la cuisinière. Quand le vin arrive à ébullition, ajoutez tout le fromage, tournez lentement avec une spatule en bois. Avant que le fromage ne soit complètement fondu, mettez le poêlon au chaud sur le réchaud à fondue, continuez à remuer, poivrez, versez le kirsch tout en tournant, baissez le feu lorsque le fromage est complètement fondu.

Chaque convive se munit d'une fourchette à long manche piquant un cube de pain et le plonge dans la fondue en tournant pour l'enrober de fromage. Chacun veille à remuer le mélange, mais à ne pas laisser tomber son pain s'il ne veut pas avoir un gage.

LE GRATIN SAVOYARD (pour 6 personnes)

Ingrédients : 1,5 kg de pommes de terre, 100 g de beurre, 150 g de tomme de Savoie coupée en fines lamelles, 1 ½ l de bouillon (fait avec des cubes), noix de muscade, sel, poivre. Cuisson : 1 heure Préparation : 15 minutes

Epluchez les pommes de terre, coupez les en fines rondelles Beurrez un plat à gratin, remplissez le fond du plat de rondelles de pomme de terre, parsemez de lamelles de tomme, recouvrez d'un deuxième rang de pomme de terre, assaisonnez, remettez de la tomme et continuez jusqu'à épuisement. Terminez par l'assaisonnement et une couche de tomme. Recouvrez avec le bouillon, parsemez de noisettes de beurre et faites cuire à four moyen.



LE TOURISME

« Cordon, petit village haut-savoyard, devenu aujourd'hui une station reconnue et appréciée, ne s'est ouverte au tourisme que timidement, sans publicité ni promoteur, mais par la volonté, le courage et la ténacité de quelques habitants.

Les Cordonnants travaillant à Paris ont certainement contribué à faire connaître leur beau village à leurs connaissances. Ces migrants, très courageux et ingénieux, savent exploiter une richesse de leur région : les glaciers du Mont-Blanc. Ils transportent de gros blocs de glace jusqu'à Paris pour fournir les cafés, poissonniers, commerces et autre clientèle. Ils poursuivront leur activité jusqu'à son exploitation plus industrielle.

Au début du siècle, hormis l'église et la mairie-école, il n'y a aucune construction dans le village autre que les fermes, les granges, les fours et les greniers. Chaque groupe de fermes entouré de vergers est implanté dans la verdure. Les quelques scieries tapies près des torrents n'apparaissent pas.

Le village est prêt à assurer la restauration des gens de passage puisqu'il existe déjà 3 « café-épicerie ». Il y a environ 70 exploitations. La double activité existe déjà pour certains : Maréchal-ferrant, scieurs, débardeur, maçon, etc... La culture est encore une polyculture, très autonome, se suffisant à elle-même. Chaque ferme a son cheval, ses porcs ; l'élevage et la production laitière n'ont pas, à l'époque, la place prépondérante qu'ils auront plus tard. Le travail le plus important est la fenaison, tout se faisait à la main : faucher, retourner, et rentrer en vrac.

Le premier hôtel de Cordon est né en 1929 mais le tourisme s'est développé qu'avec l'aménagement de la route venant de Sallanches en 1954.

Le village et ses habitants s'ouvrent progressivement à l'accueil des vacanciers mais jusqu'à la deuxième guerre mondiale, le village vivra au rythme de la nature, cherchant cependant à améliorer son quotidien. C'est ainsi que l'eau arrive dans les maisons, que l'électricité remplace les bougies, que les routes sont élargies, et que le téléphone se développe. Ces aménagements vitaux ont contribué au bon accueil des vacanciers.

Le développement du tourisme et la pluriactivité permettent la survie de l'agriculture de montagne. Employés aux remontées mécaniques ou d'hôtels, moniteurs de ski laissent l'été la possibilité de réaliser les travaux des champs.

Petit à petit le nombre de fermes a diminué jusqu'à une quinzaine de nos jours (2009), mais le cheptel reste identique : 500 têtes de bovins, et 600 à 700 ovins.

La construction de nombreux hôtels dans les années 60/70 ont donné un nouvel essor à l'économie du village. Il y a encore aujourd'hui 15 agriculteurs. Ils se sont modernisés et vivent en contact avec les vacanciers. La plupart des Cordonnants du village ont pu construire leur maison sur les terres jadis cultivées par leurs parents. En 2009 : 89 enfants sont scolarisés en primaire pour 1013 habitants permanents. Les hivers sont moins rigoureux, les chasse-neige dégagent les voix de communications, les véhicules sont plus adaptés à la montagne que naguère. Les conditions de vie ont changé du tout au tout en 50 ans.

BIBLIOGRAPHIE de l'Association du Patrimoine « Cordon d'hier pour Demain »

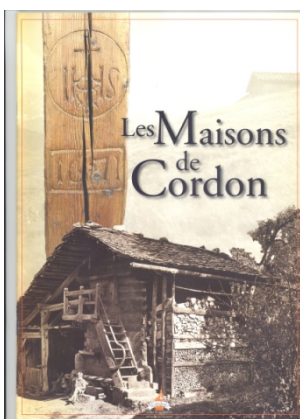
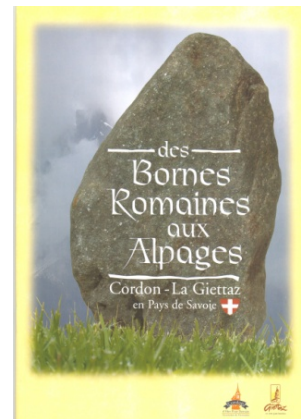
Des bornes romaines aux alpages de Cordon - La Giettaz

Depuis toujours, les Cordonnants et les Giettois vécurent principalement de l'élevage en exploitant les alpages. Les deux communautés voisines étaient reliées ensemble par les cols de Jaillet et de Niard.

Le manque de précisions des limites amenait souvent des chicaneries et des conflits, chacun défendant farouchement ses droits. Pourtant, en 74 après Jésus-Christ, les occupants romains concrétisent par des pierres de granite, une limite existant déjà à cet endroit.

Chaque parcelle de terre était exploitée ou pâturée. Nos ancêtres avaient peu de relation avec l'extérieur de leur communauté. Ils se nourrissaient presque exclusivement de leur production et de leur élevage : le pain de seigle, rarement de blé, fèves, pois, choux raves, lait, beurre, tomme et sérac d'où la grande importance des alpages qui étaient, en été surtout, un appoint considérable.....

En vente à l'office de tourisme de Cordon au prix de 9 €



Les maisons de Cordon ou l'adaptation des autochtones

au climat, à la pente du terrain et à l'altitude.

A Cordon, le terme de « maison » s'emploie pour toutes les constructions occupées soit par les bêtes soit par les hommes, aussi bien pour parler de la maison permanente que de la maison d'en bas ou de celle d'en haut.

L'eau en abondance sur le village a favorisé la dispersion des hameaux, étagés entre 600 et 1200 m d'altitude.

Les conditions d'enneigement, les voies de communication difficilement praticables durant 5 mois de l'année, ont développé des pratiques originales : point ici de lavoir commun, de pressoir ou autre matériel utilisés par le plus grand nombre. Seuls quelques fours cuisent les pains de plusieurs familles au début du 18^{ème} siècle.

On vit toute l'année dans la maison permanente...

En vente à l'office de tourisme de Cordon au prix de 10 €

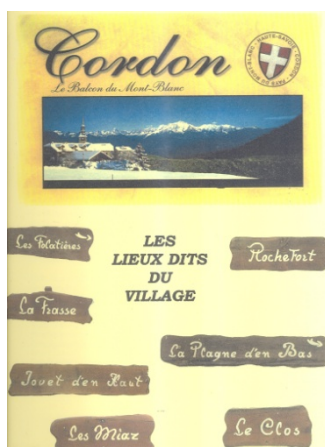
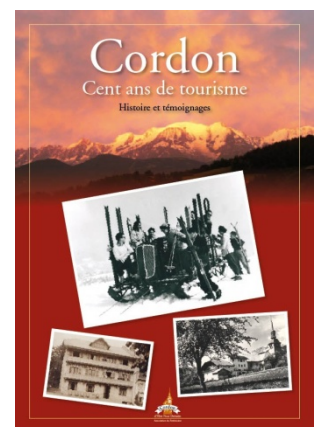
Cordon : Cent ans de tourisme : Histoire et témoignages

« Cordon, petit village haut-savoyard, devenu aujourd'hui une station reconnue et appréciée, ne s'est ouverte au tourisme que timidement, sans publicité ni promoteur, mais par la volonté, le courage et la ténacité de quelques habitants. C'est pourquoi, il nous paraît nécessaire d'en retracer les débuts modestes et son développement, pour garder en mémoire l'histoire récente de notre village ».

Le village et ses habitants s'ouvrent progressivement à l'accueil des vacanciers mais jusqu'à la deuxième guerre mondiale, le village vivra au rythme de la nature, cherchant cependant à améliorer son quotidien. C'est ainsi que l'eau arrive dans les maisons, que l'électricité remplace les bougies, que les routes sont élargies, et que le téléphone se développe. Ces aménagements vitaux ont contribué au bon accueil des vacanciers.

La fréquentation des vacanciers s'accroît rapidement été comme hiver. Dès 1949, la station développe les sports d'hiver et donne à quelques amateurs des envies de glisse...

En vente à l'office de tourisme de Cordon au prix de 12 €



Les lieux-dits de Cordon

Cette parution est le résultat d'une enquête qui a duré plusieurs années, menée auprès d'une vingtaine de personnes réparties dans le village. Chaque nom de lieu-dit a été positionné sur une carte représentant l'ensemble de la commune. Par la suite, un groupe de Cordonnants ayant une bonne connaissance des lieux et du patois, a transcrit et enregistré les noms sur une cassette.

Avec la précieuse collaboration de Monsieur Hubert Bessat des Contamines Montjoie, Chercheur au centre de dialectique de l'université Stendhal de Grenoble et auteur de plusieurs livres sur les mots et noms de lieux dans les Alpes, nous avons essayé de donner quelques explications à ces noms.

Les lieux-dits sont souvent en rapport avec le relief, l'eau, les bois, les plantes, mais aussi, les champs, les chemins ou les maisons

En vente à l'office de tourisme de Cordon au prix de 18 €



Construite de 1781 à 1787, elle est à l'origine de la paroisse Notre-Dame de l'Assomption et de la fête patronale de la « Miou ». La décoration signée de Léonard Isler est un joyau de l'art baroque. Plusieurs restaurations maintiennent en état les peintures d'origine, remises à jour lors d'une première tranche de travaux à partir des années 1980. Elle accueille des concerts tout au long de l'année et, depuis 1998, le festival du baroque. Depuis 1990, Roselyne Blondet puis Claire Tronchet, Guides du Patrimoine des Pays de Savoie, expliquent son histoire, sa décoration et son style lors de visites proposées toutes les semaines. A Noël 1968, l'église de Cordon a été l'écrin de la messe de minuit télévisée, puis en 1982, il y aura, en plus de celle de Noël, la messe dominicale. La télévision sera encore là pendant le festival du Baroque.

Afin de favoriser la venue de visiteurs à Cordon, un livret, puis un dépliant expliquant les beautés de la décoration baroque de Notre Dame de l'Assomption après la restauration des fresques et du retable, ont été édités.

Livret en vente à l'office de tourisme 2.30 €

Le 15 Août, la fête patronale depuis 1787, date de création de la paroisse : Notre Dame de l'Assomption

Chaque année, lorsque arrive le 15 août, les catholiques de France célèbrent la fête de la Vierge Marie, appelée aussi fête de l'Assomption. Le 15 août marque également l'anniversaire de l'Empereur Napoléon 1er, né le 15 août 1769. Après la signature du Concordat qui marque la réconciliation de la France avec l'Eglise et son pape Pie VII, le 15 Août devient la St Napoléon et celui-ci fit de cette journée une fête nationale pour les français, naturellement chômée.

A la vérité, la Saint-Napoléon, sous l'Empire, était surtout fêtée dans les casernes par nos soldats qui rattachaient cette journée, à l'anniversaire de l'Empereur et à l'ordinaire amélioré que cet événement leur procurait chaque année.
ameliefr.club.fr/Saint-Napoleon.html

Au début du 19^{ème} siècle, les Cordonnants, soldats de Napoléon, fêtent comme il se doit la St Napoléon, se joignant à la fête patronale du village et défilent après la « grand messe »

En 1812, la commune est honorée par le don d'un drapeau aux armes de Napoléon, financé par des jeunes Cordonnants partis à Paris afin d'étoffer le défilé de la garde nationale de Cordon, qui avait coutume de faire « parade en armes », ce grand jour de la fête patronale.

Le drapeau flambant neuf arrive à Cordon sur la fin de l'année 1813. Il était surmonté d'un aigle impérial doré et parsemé de quelques « N » couronnés ». Il a flotté devant les « Grenadiers » de Cordon lors du défilé de la « Miou », la fête patronale du village, jusqu'en 1973. Année où il fut expertiser, restaurer et ranger à l'abri de tous dommages.

On peut imaginer que durant deux siècles les Cordonnants ont honoré la mémoire de leurs ancêtres en ce jour de la « Miou » en défilant et manœuvrant devant les « autorités ». Au 21^{ème} siècle, le souvenir des exploits des « grognards » est toujours présent et reste intact dans la démonstration faite à la sortie de la « grand'messe ».

Ce sont aujourd'hui (2000), une trentaine de jeunes gens qui perpétuent la tradition. La fête propose toujours des animations en plein air, une exposition mettant en valeur le patrimoine, la démonstration de danses folkloriques, la dégustation de rissoles, de fondues, de frites et un grand bal.

En 2008, afin que la « parade » retrouve ses fastes d'antan, la communauté cordonnante a fait réaliser une copie du drapeau de 1812. Pour lancer la souscription une carte postale a été mise en vente au prix de 5 € (à l'office de tourisme)

